

KIM THÚY

**V
i**



LIANA LEVI

**Par l'auteur
de *RU***

Kim Thúy

Vi



Liana Levi

© Les Éditions Libre Expression, Montréal, 2016
© Éditions Liana Levi, 2016, pour les autres pays francophones
ISBN: 978-2-86746-831-5
www.lianalevi.fr

Mékong • Cửu Long • Neuf dragons

J'avais huit ans quand la maison a été plongée dans le silence.

Sous le ventilateur d'appoint apposé au mur blanc ivoire de la salle à manger, un grand carton rigide rouge vif portait un bloc de trois cent soixante-cinq feuilles. Chaque feuille indiquait l'année, le mois, le jour de la semaine et deux dates : une selon le calendrier solaire et une autre selon le calendrier lunaire. Dès que j'ai été capable de grimper sur une chaise, on m'a réservé le plaisir d'enlever une page à mon réveil. J'étais la gardienne du temps. Ce privilège m'a été retiré quand mes frères aînés Long et Lộc ont eu dix-sept ans. À partir de ce jour d'anniversaire, que nous n'avons pas célébré, ma mère pleurait chaque matin devant ce calendrier. J'avais l'impression qu'elle se déchirait en même temps qu'elle arrachait la feuille du jour. Le tic-tac de l'horloge qui d'habitude nous endormait au moment de la sieste de l'après-midi sonnait soudainement comme celui d'une bombe à retardement.

J'étais la petite dernière, la seule sœur de mes trois grands frères, celle que tout le monde protégeait comme les précieuses bouteilles de parfum derrière des portes vitrées. Même si j'étais tenue à l'écart des préoccupations de la famille en raison de mon âge, je savais que les deux plus vieux devaient partir sur un champ de bataille le jour de leurs dix-huit ans. Qu'ils soient envoyés au Cambodge

à combattre Pol Pot ou à la frontière avec la Chine, les deux destinations leur réservaient le même sort, la même mort.

Hanoi • Hà Nội • Fleuve intérieur

Mon grand-père paternel était diplômé de la faculté de droit de l'Université de Hanoi à titre d'« indigène ». La France s'occupait de l'instruction de ses sujets, mais n'attribuait pas la même valeur aux diplômes décernés dans ses colonies. Elle avait peut-être raison puisque les réalités de la vie en Indochine n'avaient rien en commun avec celles de la France. En revanche, les exigences scolaires et les questions aux examens étaient les mêmes. Mon grand-père nous répétait souvent qu'après l'étape des examens écrits il y avait une série d'oraux pour obtenir le baccalauréat. Pour le cours de français, il devait traduire devant ses professeurs un poème vietnamien en français, et un autre dans le sens inverse. Les problèmes de mathématiques devaient également être résolus oralement. Le test ultime était de faire face à l'hostilité de ceux qui décideraient de son avenir sans perdre ses moyens.

L'intransigeance des professeurs n'étonnait pas les étudiants puisque la hiérarchie sociale plaçait les intellectuels au sommet de la pyramide. Ils y siégeaient en sages et portaient le titre de « professeur » toute leur vie auprès de leurs élèves. Il était impensable de remettre en question leurs paroles puisqu'ils détenaient la vérité universelle. C'est pourquoi mon grand-père n'avait jamais protesté lorsque ses enseignants lui donnaient un nom français. Par manque de connaissances, ou par acte de résistance,

ses parents ne lui en avaient pas donné. Alors, dans les classes, d'une année à l'autre, d'un professeur à l'autre, il portait un nom nouveau. Henri Lê Văn An, Philippe Lê Văn An, Pascal Lê Văn An... De tous ces noms, il avait conservé Antoine et transformé «Lê Văn An» en nom de famille.

Saigon • Sài Gòn • Ville de la forêt, arbre de coton

De retour à Saigon, son diplôme en main, mon grand-père paternel est devenu un juge respecté et un richissime propriétaire foncier. Il exprimait sa fierté d'avoir créé à la fois un empire et une réputation enviabiles en répétant son nom pour chacun de ses enfants: Thérèse Lê Văn An, Jeanne Lê Văn An, Marie Lê Văn An... et mon père, Jean Lê Văn An. À l'inverse de moi, mon père était le seul garçon dans une famille qui comptait six filles. Comme moi, mon père est arrivé le dernier, au moment où plus personne n'osait espérer un porte-étendard. Sa naissance a transformé la vie de ma grand-mère, qui, jusqu'alors, avait subi quotidiennement les commentaires des mauvaises langues sur son incapacité à engendrer un héritier. Elle avait été déchirée entre le désir d'être l'unique femme de son mari et le devoir de choisir une seconde épouse. Heureusement pour elle, son mari était de ceux qui avaient adopté le modèle monogame français. Ou peut-être était-il tout simplement amoureux de ma grand-mère, une femme connue dans toute la Cochinchine pour sa beauté gracieuse et sa volupté.

Cái Bè • Faisceau, bouquet de tiges

Ma grand-mère paternelle a croisé mon grand-père un matin très tôt au marché flottant de Cái Bè, un district moitié terre, moitié eau sur un des bras du Mékong. Chaque jour depuis 1732, les marchands transportent leurs récoltes de fruits et de légumes jusqu'à cette partie du delta pour les vendre aux grossistes. De loin, la couleur du bois se mêlant au brun de l'eau argileuse donne l'impression que les melons, les ananas, les pomélos, les choux, les courges flottent par eux-mêmes jusqu'aux hommes qui les attendent dès l'aube sur le quai pour les attraper au vol. Encore aujourd'hui, ils transfèrent les fruits et légumes manuellement comme si ces récoltes leur étaient confiées et non vendues. Ma grand-mère, debout sur le quai du traversier, était hypnotisée par ces gestes répétitifs et synchronisés quand mon grand-père l'a aperçue. Il a d'abord été ébloui par le soleil avant d'être étourdi par cette jeune fille aux courbes particulièrement prononcées, accentuées par les plis de la robe vietnamienne qui ne tolère aucun excès dans les gestes et, surtout, aucune indélicatesse dans les intentions. Les boutons-pressions longeant le flanc droit gardent la robe fermée sans jamais vraiment l'attacher. Ainsi, un seul mouvement ample ou brusque entraîne l'ouverture complète de la tunique. Pour cette raison, les écolières devaient porter un caraco en dessous pour éviter les indécentes accidentelles. Par

contre, rien ne peut empêcher les deux longs pans de la robe de répondre au souffle du vent et d'attraper les cœurs qui résistent mal au pouvoir de la beauté.

Mon grand-père est tombé dans ce piège. Aveuglé par le mouvement doux et erratique des ailes de la robe, il a déclaré à son collègue qu'il ne repartirait pas de Cǎi Bè sans cette femme. Il lui a fallu humilier une autre jeune fille qui lui avait été promise et s'aliéner les aînés de sa famille avant de pouvoir toucher les mains de ma grand-mère. Certains croyaient qu'il était amoureux de ses yeux en amande aux longs cils, d'autres, de ses lèvres pulpeuses, et plusieurs étaient convaincus qu'il avait été séduit par ses hanches pleines. Personne n'avait remarqué les doigts effilés serrant un cahier de notes contre sa poitrine, sauf mon grand-père, qui les a décrits pendant des décennies. Il a continué à les évoquer longtemps après que le vieillissement de la peau eut transformé ces doigts fuselés et lisses en un mythe fabuleux ou, tout au plus, un conte d'amoureux.